

Le génie de la marche

*Poétique, savoirs et politique
des corps mobiles*

L'édition de cet ouvrage et l'organisation du colloque de Cerisy « Le génie de la marche » ont pu voir le jour grâce à l'engagement initial (dans le cadre d'un contrat de recherche Paris 2030) du laboratoire « Architecture Culture, Société » de L'École nationale supérieure d'architecture Paris-Malaquais, et grâce au soutien de l'Institut pour la Ville en Mouvement (IVM) et de l'Agence de la Mobilité de la Ville de Paris.



MAIRIE DE PARIS 



www.editions-hermann.fr

ISBN : 978 2 7056 9282 7

© 2016, Hermann Éditeurs, 6 rue Labrouste, 75015 Paris

Toute reproduction ou représentation de cet ouvrage, intégrale ou partielle, serait illicite sans l'autorisation de l'éditeur et constituerait une contrefaçon. Les cas strictement limités à l'usage privé ou de citation sont régis par la loi du 11 mars 1957. L'éditeur est à la disposition des éventuels ayants droits qu'il n'a pas été possible de retrouver.



COLLOQUE DE CERISY

Sous la direction de

GEORGES AMAR, MIREILLE APEL-MULLER, SABINE CHARDONNET-DARMAILLACQ

Le génie de la marche

*Poétique, savoirs et politique
des corps mobiles*



hermann

Depuis 1876

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier particulièrement :

FRANÇOIS PROCHASSON, pour son efficace soutien au projet et à la réalisation du colloque.

AURÉLIA PETITJEAN, pour son travail de prise de vues et de montage vidéo.

ANNE-SOPHIE RICHARD, pour son aide logistique et son accompagnement dans la préparation et la réalisation du colloque.

PHILIPPE KISTER, pour son accueil du « colloque marchant » à Hauteville-sur-Mer.

L'ÉQUIPE du CCI de CERISY et du CHÂTEAU, sans laquelle ces rencontres nourricières n'auraient pas lieu.

GRÉGOIRE VOPEL, pour l'autorisation de publication de ses photos.

SARAH NILLES, pour la maquette, la mise en pages et le travail graphique de cet ouvrage.

LILIAN PÉRIER, pour les relectures, le travail de correction-rewriting et le suivi éditorial.

Et bien sûr ÉDITH HEURGON, pour son engagement sans faille et généreux à faire vivre les colloques de Cerisy.

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements 4

Préface 9

SABINE CHARDONNET-DARMAILLACQ

Introduction 13

- Le génie poétique de la marche -

GEORGES AMAR

I. POÉTIQUES - *Charme de la marche et chemins du monde*

- L'héritage anthropologique de la marche - 29

ARIANE WILSON

- Retour simple. Tout droit à pied... de Paris au Maroc - 47

KARIM KASMI

- La cospatialité. La superposition des territoires révélée par la marche - 57

HENDRIK STURM

- Le nom du chemin - 75

EMMANUEL FILLOT

- Un point de vue sur la poétique de la marche. Bashô et le haïku - 83

FRÉDÉRIC DE CONINCK

- Marcher, regarder, faire - 93

YANNICK FRANÇOIS

- Une marche océanique « tombée à l'eau » ! - 97

CATHERINE ESPINASSE

> CAHIER I
Carte blanche à Grégoire Vopel 100

2. POLITIQUES - *Vivre sa ville. Les dynamiques de la marche urbaine*

- La marche « paysanne ». Une contradiction de la société mobile - 109

ÉRIC LE BRETON

- Une infra-politique de la marche - 121

STÉPHANE TONNELAT

- Cheminement de pensée - CHANTAL DECKMYN	133
- En mouvement les signes. L'espace urbain à hauteur de talons - ANNE JARRIGEON	149
- La promenade urbaine, entre médiation et expérimentation - LOÏC MAYOUX	165
- Quels espaces publics pour accueillir le nouveau marcheur ? - SONIA LAVADINHO	177
- La ville mobile au prisme de la marche - SABINE CHARDONNET-DARMAILLACQ	187
> CAHIER 2 Paysages et temps de marche	208

3. TERRITOIRES EN MARCHÉ - *Politiques de villes, approches ciblées*

Politiques de villes

- Confronter les expériences - BRUNO GOUYETTE	218
- La marche à Lyon - OLIVIER FRÉROT	221
- Les enjeux de la marche à pied - THIERRY CICCIONE	231
- Marche et récupération de l'espace public en Amérique latine. Bogotá et Medellín - RICARDO MONTEZUMA	243

Approches ciblées

- Marche et engagement artistique. (Re)modeler l'« habiter » d'une ville ? - ÉLOI LE MOUËL	253
- Les étudiants et la marche - JULIE ROUSSEL	259
- La fabrique de la marche. Un workshop pour interroger la marche par le design - FRANCESCA COZZOLINO, OLIVIER HIRT	265
- Quand les randonneurs parlent de la marche « entre eux ». Savoirs d'usage et intelligence collective - JÉRÔME MONNET	273
> CAHIER 3 Cartes sensibles	284

4. SAVOIRS - *Science et conscience des corps mobiles*

- La marche, le cerveau et l'espace.
Les géométries du corps en marche - 295
ALAIN BERTHOZ
- Un robot, comment ça marche ? - 317
JEAN-PAUL LAUMOND
- Déclin cognitif et vieillissement fonctionnel.
La marche est-elle une fonction cognitive ? - 327
GILLES KEMOUN
- Marcher sans y voir - 343
HOËLLE CORVEST
- Notation Laban. Quatre exemples de marche - 349
NAOKO ABE
- Marcher : le paysage et son corps, l'insistance - 357
FRÉDÉRIC GROS
- L'idéologie du continu - 367
GILLES DELALEX
- « Bon pied, bon œil ».
La marche dans la méthode Feldenkrais - 381
ISABELLE GINOT, SABINE PFEFFER
- Les vieux qui marchent (encore). Auto-ethnographie prospective - 389
YVES WINKIN

Postfaces

- Le colloque pas à pas - 396
GEORGES AMAR
- Le génie de la marche, après coup - 406
MIREILLE APEL-MULLER

Biographies des auteurs 409

PRÉFACE

SABINE CHARDONNET-DARMAILLACQ

La suggestion de tenir à Cerisy un colloque sur « la marche » pouvait paraître, au premier abord, hors du champ intellectuel de ce centre culturel reconnu pour son rôle exploratoire, prospectif et promoteur de la pensée contemporaine. Il me faut remercier Édith Heurgon d'avoir accueilli ce projet avec confiance. S'éloigner des agitations urbaines pour partager des idées, réflexions et expérimentations autour de la marche, accueillir dans ce creuset d'échanges de multiples connaissances et pratiques était une captivante perspective.

Du premier saisissement de liberté à l'enfermement de dépendance, la marche dans l'infinie variété de ses pratiques est bien davantage qu'une routine, une banalité ou une aventure, elle est plus complexe qu'il n'y paraît. La marche inscrit notre rapport au monde et travaille le territoire comme le silence, la musique. Flexible et réversible, la marche peut s'insérer dans les codes et l'ordre de la ville comme elle peut les déranger. Nous avons à grands frais installé dans nos vies et nos villes la forme idéologique et technologique du progrès et notre droit à la mobilité, faisant disparaître l'intérêt de la marche. Du bipédisme aux flux quotidiens, nos villes ont pour un temps perdu le fil de la marche et la dimension atmosphérique de la traversée d'un paysage ou du monde. Elles ont essentiellement protégé des archipels historiques touristiques. Or, ici comme ailleurs, le progrès n'est plus un horizon linéaire, les incertitudes de demain associées au regard sur les expériences passées nous ouvrent de nouvelles perspectives et, nous constatons, en ce début du XXI^e siècle, un véritable regain d'intérêt pour la marche sous toutes ses formes. La question de la marche, reste avant tout celle du marcheur, de la pensée et du corps mobile, dans son espace de vie.

Cependant, une part majeure des pratiques et externalités de la marche reste invisible dans les études comme dans les représentations territoriales et économiques de cette activité familière, alors que foisonnent les connaissances et expériences dispersées en des champs pluriels. C'est sur ces perspectives que s'est constituée l'équipe de directeurs du colloque en préparation. Que savons-nous vraiment de la marche et de ses effets ? Quelles connaissances des corps mobiles peuvent nourrir nos représentations des mondes marchés,

de la mobilité et des territoires ? L'hypothèse de ce colloque est bien celle d'un « génie de la marche » qui ne demande qu'à être déployé dans le contexte contemporain. Résolument transdisciplinaire, il était destiné aux chercheurs de multiples disciplines, aux urbanistes, aux élus, aux spécialistes du corps en mouvement, mais également aux artistes et à tous ceux que les ressorts de la marche et de ses enjeux territoriaux, esthétiques, anthropologiques, physiologiques, environnementaux interrogent.

Il est vite apparu qu'un colloque de sept jours ne serait pas une jauge trop large mais plutôt trop étroite. Une décade cerisienne eut été parfaite, tant les ouvertures s'étendaient au fil de nos discussions initiales. La décantation et la réalité des calendriers et disponibilités a modéré nos ardeurs. Cette semaine de colloque aura vu néanmoins converger, dans une libre exploration : philosophe, neurophysiologiste, médecin, poète, musicien, chorégraphe, géographe, aménagiste, architecte, urbaniste, ingénieur, industriel, psychosociologue, artiste, économiste, designer... dans une alternance de séquences scientifiques, thématiques ou artistiques, avec des ateliers-débats et des performances. Le colloque sur la marche et le colloque marchant !

L'impossibilité d'enfermer la marche dans une discipline se lit dans le titre même du colloque, « Le génie de la marche ». À notre menu : l'homme en marche, ses multiples horizons et capacités, le corps en marche, porter le monde avec soi, la ville en marche, ses politiques, le cinéma, la marche des robots, les nouveaux et futurs marchés de la marche, la marche complexe et décomplexée.

La publication qui suit a fait évoluer les journées thématiques du colloque en quatre parcours. Les lecteurs disposeront, au fil des quatre parties de cet ouvrage collectif, du regroupement de 32 contributions écrites. Le récit pas à pas de Georges Amar qui clôt cet ouvrage permettra de témoigner de diverses expérimentations ou performances du colloque marchant et de contributions non écrites.

Les assemblages de textes ici proposés mettront l'accent dans un premier parcours – « POÉTIQUES » – sur le marcheur, les lieux, les récits et l'essence de la marche. Le charme de la marche et les chemins du monde. Il se terminera sur un cahier de clichés du photographe Grégoire Vopel, ici observateur des marcheurs. Le deuxième parcours – « POLITIQUES » – est celui de la société mobile et de ses conditions ou contradictions. Son expression

urbaine et citoyenne y est privilégiée avec un intérêt pour les dynamiques de la marche urbaine. Il se refermera sur un cahier de photographies exposant des situations de marche dans des contextes variés. Le troisième parcours – « TERRITOIRES EN MARCHÉ » – rassemble des approches ciblées concernant des politiques territoriales ou des usages. Il sera complété par un cahier de cartes sensibles, mentales ou cognitives. Le quatrième parcours – « SAVOIRS » – associe des connaissances et des expériences relatives aux corps mobiles. Les approches scientifique, spatiale ou mentale, neurophysiologique, cognitive, philosophique des corps en acte et la conscience des corps mobiles sont ici abordées.

Les absents n'ayant pas toujours tort, il ne faudrait pas oublier de citer ici les contributeurs sollicités mais indisponibles en raison d'un calendrier délicat pour les politiques comme pour les universitaires. Les élus : Roland Ries pour Strasbourg et Patrick Braouezec pour Plaine Commune, invités à parler des politiques de mobilité urbaine à l'heure de la marche. L'artiste Jérôme Poret pour son projet d'« écoute de la marche dans une ville-préfecture » que nous n'avons pu mener à bien. Les chercheurs dans le domaine de la marche imaginée, du monde virtuel et de la marche : Thierry Pozzo pour « La marche imaginée, de la perception à l'action », directeur du laboratoire INSERM ; Stéphane Donikian pour « Comment marche un humain virtuel ? », directeur de recherche à l'INRIA ; Fabien Girardin pour « Le marcheur augmenté », directeur de recherche LIFT LAB. Leur concours aurait apporté des éclairages stimulants.

Il ne faudrait pas oublier également les contributeurs présents mais qui n'ont pas pu remettre leur texte : Yann Moulier Boutang pour « Les externalités de la marche », professeur de sciences économiques UTC ; Nicolas Tixier pour les « Transects urbains, pratiques in situ », architecte-ingénieur, Bazar Urbain ; Steven Melemis pour « L'urbanisme comme science des tracés », architecte ; Athanasios Tubidis avec « L'imaginaire contemporain du corps, ressource ultime de mobilité », designer chez Peugeot-Citroën ; Jean-Marc Djian pour « Du footwear au corps mobile » et la démonstration « La marche sur l'avant du pied », de l'entreprise Salomon ; Véronique Michaud pour « Entre le transport et la marche » du Club des villes et territoires cyclables ; Guillaume Allardi, acteur, auteur et chanteur avec sa lecture, sur une musique de Metamek, du poème « Je marche » déjà publié, tout comme le « Flâneur de Montréal » d'André Carpentier.

Parmi les soirées du colloque marchant, l'une « La marche océanique crépusculaire » était imaginée de longue date, hors les champs et hors les villes, rapportant nos corps à leur milieu dans un monde marin où il est rare de se voir marcher. Je ne peux renoncer à en dire un peu plus que ce que Catherine Espinasse en livre dans cet ouvrage. Nous avons déplacé le colloque à Hauteville-sur-Mer, chez Philippe Kister qui a accueilli les long-côteurs en puissance pour un dîner afin de prendre des forces avant l'effort. Après l'inassouvissement résultant de l'interdiction de baignade, il m'est resté de notre « Sunday Night Moving » une image inventée issue de long-côtes au sec, de marches océanes, sable et océan à perte de vue. Horizon à la recherche du grand appareil du monde primitif. Le regard portant loin quand le pied nu foule un sol variable à quelques centimètres près : la bande durcie du sable mouillé par le ressac, où le pas s'allonge ; la mer de sable mou et ses risées de grains fluides, un balancé moelleux où la cheville travaille ; la ferme surface ridée des ripple-marks dans les sédiments sableux, où la plante du pied cherche le bon déroulé ; la zone de vase où le pied jusqu'à la cheville fouille un sol glissant et où la succion met à la peine la rotule du genou avec de nouvelles rotations puissantes. Des ailes et de la peine alternativement. Combien de récits aurions-nous pu rapporter de cette marche océanique restée à l'état imaginaire ? Un équipage d'une cinquantaine de têtes affleurant au-dessus des vagues, des marcheurs qui ne voient plus leurs pieds mais les sentent, puissants récepteurs de forces et le jeu ondulatoire des membres contre les courants. Une échappatoire à la gravité pour une marche en trois dimensions, sphérique mais peut-être un peu plus rude que charmante.

On pourrait en conclure que le vivier est déjà là de contributions et expériences pour un second colloque sur « Le génie de la marche » qui se dessinerait sans mal.

INTRODUCTION

GEORGES AMAR

Le Génie poétique de la marche

Génie

Nous avons intitulé ce colloque « Le génie de la marche. Poétique, savoirs et politique du corps mobile ». Génie est un terme flatteur : il permet par exemple aux *ingénieurs* de se croire géniaux ! Ce n'est peut-être pas une notion très scientifique, mais elle éveille des échos dans des domaines divers. D'ailleurs, si l'expression *Génie de la marche* paraît assez naturelle, c'est sans doute grâce au *Génie du lieu*, déjà bien installé, avec son léger parfum de mystère. Michel Butor le définit ainsi : « Par Génie du lieu, il faut entendre le singulier pouvoir qu'exerce une ville ou un site sur l'esprit de ses habitants ou de ses visiteurs. » Mais qu'en est-il de la marche et son génie ? Plutôt que de tenter une définition générale, je me contenterai de souligner quelques traits révélateurs de ce qu'il y aurait de *génial* dans la marche. Je le ferai en trois temps. D'abord quelques remarques introductives qui nous conduiront de la philosophie au cinéma ; ensuite, je dirai comment j'ai moi-même rencontré le génie de la marche, sur deux terrains, très éloignés apparemment l'un de l'autre, le poétique et les transports publics ; enfin je conclurai par une réflexion sur la figure du Marcheur.

La marche a du charme

Consultant l'article *marcher* du wiktionnaire, je suis tombé sur son anagramme : *charmer*. Il était temps de redécouvrir que la marche a un charme, un génie ! C'est enfin lui rendre justice, lever la stupide malédiction : « Bête comme ses pieds » ! Le principe de ce colloque est la fidélité à l'extrême multiplicité des aspects de la marche. Ce n'est pas parce que l'interdisciplinarité est à la mode que la marche relève d'une telle variété d'approches. La marche est « holiste » par excellence. Et son génie n'est jamais aussi grand que lorsqu'il est indissocié, lorsque l'on saisit la marche dans son intégralité, qui comprend *toutes* ses déclinaisons, dimensions et significations possibles.

Étymologies

J'ai parlé de dictionnaire ; celui-ci nous apprend que l'étymologie de la marche ne renvoie pas seulement au corps mais aussi à l'espace, au territoire. Les marches ou *marges* (même racine) ce sont les régions éloignées du centre. Il faut marcher pour gagner les marches de l'Empire. Il y a une étymologie concurrente, qui rattache marcher à un verbe signifiant presser avec ses pieds – comme dans le *marc*, résultant du foulage du raisin. Adoptons sans gêne les deux étymologies ! La marche implique à la fois le corps et le territoire. Le corps mobile et le territoire expansif.

« On a marché sur la Lune »

C'était le titre d'un album de Tintin, paru en 1954 ! C'est beaucoup plus fort que « On a atteint la Lune ». On a *gagné* la Lune le jour où l'on y a *marché*. Tintin, ou plutôt Hergé, anticipait de 15 ans la fameuse formule de Neil Armstrong, le premier homme à avoir posé le pied sur la Lune. Sa formule, presque un poème, est restée dans l'Histoire : « Un petit pas pour l'homme, un grand pas pour l'humanité. » C'est parce que l'on a marché sur la Lune que la Lune peut, imaginativement au moins, devenir une Terre. La Terre, c'est le « marchable » – pour utiliser déjà ce néologisme, pas très joli mais qui se répand actuellement (en particulier dans sa version anglo-américaine de *Walkable Cities*). Il est donc naturel que l'on aborde la marche à la fois par les savoirs du corps et par ceux de l'espace et du territoire, et par ceux qui regardent la relation des corps et des espaces.

Le corps et le territoire

Le génie de la marche est d'abord une double fidélité au corps et à l'espace. Ne pas oublier le corps. Ne pas oublier l'espace. Sans les ramener à une représentation réductrice. Ça a l'air banal, mais ne l'est pas.

Ce que peut un corps

Se souvenir du corps, cela veut dire le considérer dans toute sa richesse et ses potentialités. Pour cela, je fais appel à un texte de Spinoza, une petite phrase d'allure toute simple, que Gilles Deleuze a dénichée dans *l'Éthique* (Livre III, scolie de la proposition 2), et popularisée auprès des

artistes et des danseurs, entre autres : « Nul ne sait ce que peut le corps. » Un corps, c'est ce dont on ne saura jamais tout ce qu'il peut. Quelle conception extraordinaire ! Elle réfute d'un trait tout simplisme, toute idéologie : ni matérialisme, ni spiritualisme. Il y a une intelligence *du* corps, une conscience *du* corps, dont le corps n'est pas seulement l'objet mais le sujet. C'est de cela que se souvient la marche. Marcher c'est se souvenir que l'on a un corps. Un tel corps.

Intelligence du corps, intelligence de l'espace

Souffrir aussi permet de se souvenir que l'on a un corps, mais marcher c'est mieux. Parce que la marche – double fidélité disions-nous – se souvient aussi, en même temps, de l'espace. Lorsqu'il marche, le corps est dans l'espace comme un poisson dans l'eau ! La marche est une expression adéquate du corps parce que, pour parler comme Spinoza, le corps est un « mode de l'Étendue ». On ne comprend bien le corps qu'en comprenant cette *Étendue* dont il est un mode et une partie. L'Étendue est une notion bien plus riche que l'Espace, conception cartésienne abstraite d'un vide tri-dimensionnel – *xyz* – isotrope, homogène, invisible, insipide. L'étendue englobe et implique dans une seule notion l'espace, la matière et le *mouvement* – les corps, le vivant et son milieu !

Géographies

On pourrait dire, en termes moins philosophiques, que la marche se souvient de la géographie et de l'histoire. Marcher, c'est géo-graphier. Écrire la terre. On se souvient, dans le film de François Truffaut, *L'homme qui aimait les femmes*, de cette phrase (légèrement macho, mais si belle) : « Les jambes des femmes sont des compas qui arpentent le globe terrestre en tous sens, lui donnant son équilibre et son harmonie. » Le génie de la marche est d'entretenir un tel rapport à la terre : arpenter la terre à fins d'équilibre et d'harmonie ! À l'encontre de son interprétation géopolitique (« La géographie ça sert à faire la guerre », disait Yves Lacoste), de sa réduction à une exploitation agricole ou à un stade olympique. Se souvenir de la terre, c'est se souvenir de son histoire longue et de son futur indéfini. « Nul ne sait ce que peut un corps », la formule vaut pour la terre aussi. Nul ne sait ce qu'elle peut encore porter. Marcher c'est se souvenir que, pour citer Shakespeare cette fois (dans *Hamlet*) : « Il y a plus de choses sur la terre et sous le ciel que dans ta philosophie, Horatio. » Marcher,

c'est aller à la rencontre, se souvenir, de ce « plus de choses ». Après cette entrée en matière, je vais aborder *deux pans* du génie de la marche, à travers lesquels j'ai personnellement pris conscience de ce « génie » dans toute sa variété. Deux entrées très dissemblables, du moins en apparence : le Poétique et le Transport public.

Cela commence toujours par le poétique

Les poètes sont les premiers à *voir* et *dire* (l'un induit l'autre) les *choses naissantes*. Ce n'est donc ni avec les médecins, les urbanistes ou les sportifs, mais avec les poètes que j'ai d'abord pris conscience du génie de la marche.

Une poésie avec des pieds

Le lien profond qui unit la marche et le poétique renvoie à une certaine idée de la poésie, et de son rapport au monde. Je ne suis pas de ceux qui considèrent que la poésie est une pure affaire de langue. D'ailleurs la langue n'est jamais une « pure » affaire de langue, elle engage toujours un rapport aux choses. La poésie qui m'intéresse le plus est celle qui a, si je puis dire, un *pied* dans la langue et un pied dans le monde. D'ailleurs, avant même que je ne m'en rende compte, la langue est venue à mon secours, en m'offrant que le mot pied a simultanément une signification littéraire et géo-somatique. Un alexandrin a douze pieds ! La poésie a des pieds, comme la marche, comme le corps et comme la mesure de la terre. La poésie a même des « enjambements » ! La marche est la métaphore et la forme même d'une poésie qui n'oublie ni le corps ni le monde.

Un piéton, rien de plus...

Une façon empirique d'illustrer le rapport entre poétique et marche serait d'observer que beaucoup de poètes marchent beaucoup ! On se souvient du « Je suis un piéton, rien de plus » de Rimbaud. On peut observer que la marche est le principal trait commun aux « deux Rimbaud ». À partir de 1875, alors qu'il n'a que 21 ans, le poète disparaît, mais certainement pas le grand marcheur. Et ce marcheur, s'il ne se veut plus « voyant » regarde avec précision les paysages abyssiniens, qu'il parcourt de long en large avec ses caravanes de marchandises. Comme si la poésie se contentait désormais de la géographie, Rimbaud écrit un « Rapport sur l'Ogadine » qui sera publié dans les *Comptes rendus de la Société de géographie de Paris* de l'année 1884.

Walden ou la vie dans les bois

C'est avec un poète américain du XIX^e siècle, Henry David Thoreau, que, pour ce qui me concerne, j'ai pris la pleine mesure du génie poétique de la marche. Thoreau est un poète qui écrit peu de poésie versifiée. Il est surtout connu pour son livre *Walden ou La vie dans les bois*, où il décrit, au clou près, comment il a construit sa baraque au bord d'un étang, et comment il gère son autarcie alimentaire. Ce livre est devenu un emblème pour plusieurs générations d'écologistes de terrain, qui voient en Thoreau un précurseur de l'écologie, aussi bien au plan expérimental que politique. Il a en effet publié en 1849 un traité sur la *Désobéissance civile*, qui a beaucoup influencé Gandhi. La dimension scientifique n'est pas absente de son œuvre. Son monumental *Journal*, qui représente son œuvre véritable regorge de notations et descriptions de la nature et du climat, si précises et régulières que les scientifiques y trouvent encore des données utiles pour l'étude de l'évolution des écosystèmes. En fait, l'écriture de Thoreau dans ses journaux est exacte comme celle d'un savant et belle comme celle d'un poète, et c'est au long de ses randonnées dans la région de Walden qu'il développe cet alliage de connaissance et de poésie qui le caractérise. En cela il est aussi le précurseur d'un courant culturel contemporain très important à mes yeux : la *Géopoétique*, fondée par un poète et écrivain écossais et francophile, Kenneth White en 1989. Sans essayer de le décrire, je soulignerai l'accent et la place qu'il fait à la marche.

Géopoétique

Il arrive que des courants culturels et artistiques se caractérisent par une pratique emblématique. Ainsi, le surréalisme et ses dérivés ou apparentés s'est caractérisé par le « trip », ou voyage psychique, et par l'*écriture automatique*, comme moyens d'exploration de l'inconscient ou des mondes intérieurs. La géopoétique se distingue (entre autres) de l'approche surréaliste par la valeur qu'elle donne à la terre comme monde extérieur – comme *dehors*, relativement à la psyché aussi bien qu'à la société. C'est au contact de la terre que les humains développent des langages, des savoirs, des formes de vie ; qui en retour déterminent la richesse de leur relation à la terre. La menace la plus fondamentale qui pèse sur l'équilibre écologique vient de l'inadéquation, la pauvreté ou le réductionnisme des langages qui conditionnent le rapport de l'homme et de la terre. La géopoétique n'est pas un naturalisme, mais un dialogue du

Dedans et du Dehors, constitutif de toute culture vivante. Ce dialogue est « poétique » dans un sens précis et large à la fois. La marche apparaît comme l'une des formes les plus générales, spontanées et profondes du dialogue poétique de l'homme et du monde. On se souvient du vers (presque galvaudé...), « L'homme habite en poète », de Hölderlin, lui-même grand marcheur. Où il faut aussi entendre : l'homme est poète en habitant la terre... La marche peut à bien des égards être considérée comme la plus emblématique des pratiques géopoétiques.

La marche, transport public !

Je passe au deuxième volet de ma rencontre avec le Génie de la marche. Le premier était le Poétique, le second le Transport public ! Comment, en tant que « transporteur », ingénieur, chercheur et prospectiviste, ai-je « découvert » la marche ? Découvert, le mot peut sembler étrange... La marche n'a-t-elle pas une existence flagrante ? Alors distinguons des degrés d'existence. Je crois pouvoir dire que jusque récemment, la marche existait peu dans les mondes professionnels et politiques du transport et de la ville.

Une enquête...

Une petite anecdote en dira plus qu'un long discours. Il y a quelques années, observant la réalisation d'une enquête auprès des clients des autobus parisiens, nous avons été amusés par un petit détail. L'enquêteur demandait aux gens de remplir un questionnaire en cochant une case : avant de monter dans ce bus, vous avez pris : 1) un autre bus ; 2) un métro ; 3) un tramway ; 4) un RER ou un train ; 5) une voiture ; 6) un taxi ; 7) un vélo ; 8) *rien*. Il ne s'agit pas de ridiculiser les auteurs de ce questionnaire mais au contraire de les remercier d'avoir si exactement rendu la culture ambiante de l'époque. La marche c'est *rien*. Par voie de conséquence, la marche a été souvent, et longtemps purement et simplement occultée des statistiques de déplacements. En fait, la case « rien » de ce questionnaire avait attiré mon attention, parce que j'avais commencé à comprendre depuis quelques années que la marche n'est pas rien... même d'un strict point de vue de transporteur.

Pédibus

Cette prise de conscience avait eu un déclencheur bien précis : le *pédibus*. Que les anglais nomment *Walking Bus*. J'en avais appris l'existence fortuitement, en rencontrant un de ses farouches promoteurs, Marc de Jerphagnon. Et ce concept me charma immédiatement. Pas tant à cause de la marche elle-même d'ailleurs. À cette époque, je nourrissais la conviction que dans le domaine des transports l'innovation viendrait désormais davantage du *software* que du *hardware* – à l'instar de ce qui s'était produit dans l'informatique avec, disons pour imaginer, le passage de l'empire IBM à celui de Microsoft. Mon exemple type était le co-voiturage (que j'avais étudié en Californie). Avec le même *hard* – voiture, routes, parkings – il suffit de changer le *soft* – système de couplages et d'incitations – et on change de mode déplacement. Le pédibus fonctionne exactement comme une ligne de bus (itinéraire fixe, arrêts, horaires affichés, conducteur), mais sans le véhicule que l'on appelle *autobus*. Donc, un bus purement *soft*. Un vrai bijou conceptuel ! Et ça marche – si je puis dire. C'est bon pour la santé des enfants ; c'est bon pour le porte-monnaie, c'est bon pour l'environnement, et pour le lien social. Car l'organisation d'un pédibus mobilise souvent des associations locales, les parents d'élèves et les riverains.

La marche est du transport !

Voilà donc de quelle manière j'ai découvert que la marche peut véritablement être *du transport* – intelligent, efficace, innovant. Ce n'était que le premier pas dans la redécouverte des enjeux et du génie de la marche. Il s'en suivrait de nombreux autres, dans le cadre de ma fonction d'alors de directeur de la prospective et de la conception innovante de la RATP. Je ne vais pas tenter même de survoler les multiples études, séminaires, travaux de recherche, notamment dans le domaine des neurosciences, ainsi que les passionnants Ateliers de Conception Innovante, qui s'étendirent, à partir de cette redécouverte de la marche, sur plus de cinq années. Quel enseignement à caractère général puis-je en tirer, quant à l'intérêt spécifique de la marche en matière de transport et de mobilité urbaine ? L'intérêt essentiel de la marche est d'inciter les différents acteurs, politiques urbains, entreprises et autres, à approfondir et à renouveler le « sens de la mobilité ».

Le sens de la mobilité...

Au fond, ce qui distingue vraiment le transport de personnes du transport de paquets, c'est que ces derniers n'ont pas de jambes, ni de cerveaux, d'émotions ou d'interactions – enfin, pour l'instant. Raison pour laquelle la *mobilité* (terme préférable à celui de transport dans le domaine des personnes) est centrée sur la figure de la *personne mobile*, avant ou par-delà toute considération de flux ou de véhicule. Or la personne mobile, c'est le marcheur.

... augmentée

Le marcheur est déjà « augmenté » de tous les moyens de transport qu'il maîtrise. Il peut sauter dans un bus ou enfourcher un vélo, se glisser dans une auto ou dans des chaussures à hautes performances. Il y a ensuite le marcheur augmenté de technologies de l'information, cartographies personnalisées, géolocalisation, guidage, assistances cognitives ou robotiques ; le marcheur augmenté par les connaissances somatiques (sport, médecine physique), ergonomiques, neuro-physiologiques contemporaines ; par les nouvelles thérapies cognitivo-comportementales (TTC), par les nouveaux outils ludiques d'entraînement ou de formation (jeux vidéo, Wii, Kinect, *réalité virtuelle*).

La marche « au cœur de la mobilité »

À partir de ces travaux, nous avons commencé à comprendre le rôle tout à fait central de la marche dans le paysage, dans le système de la mobilité urbaine. Loin d'être un simple mode parmi les autres, qu'il faudrait simplement protéger contre l'envahissement de la voiture, la marche est la condition et la substance même de *tous* les autres modes. La marche est compatible et complémentaire de tous les autres modes. Elle est « dans » tous les modes et permet ainsi leurs articulations. On pourrait même dire, par métaphore biologique, que la marche est la *cellule souche* de la mobilité. Les différents modes de transport sont des extensions et des spécialisations de la marche. Alors, adopter le « point de vue du marcheur », c'est-à-dire du « corps mobile » est une bonne façon de revisiter le système de transport d'une ville ou d'un territoire. Remettre la personne, remettre le corps (cerveau compris évidemment) au centre du système des mobilités est d'autant plus pertinent que beaucoup d'avancées

scientifiques et technologiques actuelles visent à l'accroissement des performances corporelles (le dopage, parmi divers autres usages criminels, n'est que l'hommage du vice à la vertu). Bref, on peut s'autoriser à dire (et pas seulement pour le plaisir de la rime) que... le transport de demain c'est le corps humain !

« La loi du marcheur »

Le troisième temps de cette réflexion prolonge l'accent mis sur la *personne* en tant que centre de gravité du nouveau paradigme de la mobilité (*Homo Mobilis*, comme je l'ai nommé dans un livre récent). Il prendra la forme d'une esquisse de construction théorico-poétique, centrée non sur la marche mais sur le *marcheur*. J'y ai été encouragé par la lecture d'un livre d'entretiens du critique de cinéma Serge Daney avec le philosophe Régis Debray, intitulé *La loi du marcheur*. Une note en bas de page explique ce titre : « À la loi du marché (Quelle loi ? Quel marché ? De quel droit ?) il oppose, têtue et Don Quichotte, la loi du marcheur, de son immense besoin de marcher », écrit Jean Douchet à propos de Serge Daney, dans les *Cahiers du Cinéma* de juillet-août 1992.

Le génie de... Balzac

L'esquisse de « théorie du marcheur » dont je vais vous faire part m'est venue un jour que, assis à une terrasse de café, je me suis mis à... regarder les gens marcher. Ça a l'air un peu simplet, pourtant ce jour-là j'ai eu l'impression que c'était la première fois que je regardais vraiment des humains marcher. Pour venir au secours de ma candeur, permettez-moi de citer un ouvrage qui m'est cher, un petit livre peu connu d'Honoré de Balzac, publié en 1833 sous le titre de *Théorie de la démarche*. En voici une phrase. « J'allai donc le lendemain m'asseoir sur une chaise du boulevard de Gand, afin d'y étudier la démarche de tous les Parisiens qui, pour leur malheur, passeraient devant moi pendant la journée. Et ce jour-là, je récoltai les observations les plus profondément curieuses que j'aie faites dans ma vie. »

Théorie du marcheur

Mes propres observations, ce jour-là, non point boulevard de Gand (ancien nom d'un segment de l'actuel boulevard des Italiens), mais place

de la Bastille m'ont conduit à une « théorie du marcheur » qui tient en trois principes.

Premier principe : la marche se dit de quelqu'un. *Pas de marche sans marcheur*. Le marcheur est un être singulier, qui pourra s'accorder – comme on accorde des instruments de musique – avec d'autres marcheurs, pour marcher ensemble de diverses façons aussi diverses que... le tango et le régiment ! Pour autant, la marche est l'affaire d'un corps. Il n'y a rien de solipsiste dans ce *un*. En marchant, *quelqu'un* explore, rencontre, résonne, éprouve, mesure, s'expose. C'est un être qui marche, et seul un être marche « dans une âme et un corps », pour emprunter la formule qui clôt *Une saison en enfer* de Rimbaud, et lui permet d'en sortir ! Le génie de la marche fait plus qu'exprimer la présence de quelqu'un. En marchant je *deviens quelque un*. Dans tous les sens de ces mots. Un, unique et singulier. Un, uni avec ce qui m'entoure. Mais aussi un *quelconque*. À la fois différent et anonyme. Tel est le génie proprement poétique de la marche.

Deuxième principe : la marche est une *forme*. *Une forme de mouvement*. La marche est même l'archétype de toute « forme de mouvement » pour l'homme, qui précède et inspire toute danse. Le rapport de la forme et du mouvement – ou leur contradiction – a une longue histoire dans l'art. On se souvient du vers de Baudelaire « Je hais le mouvement qui déplace les lignes », souvent associé à la peinture d'Ingres. Le dialogue du mouvement et de la forme est l'un des sujets essentiels de la peinture. Depuis Lascaux. Et jusqu'au fameux *Homme qui marche* d'Alberto Giacometti, en passant par le *Nu descendant un escalier* de Marcel Duchamp. Je vais jusqu'à penser que la peinture est plus concernée par le mouvement que ne l'est... le cinéma ! En peinture, même les natures mortes bougent. Il n'y a qu'à regarder les pommes de Cézanne ou les bouteilles de Morandi. Le génie de la peinture, c'est de montrer que le sommet du mouvement est l'immobilité troublante, frémissante. Que la nature du mouvement n'est pas une succession d'états, mais un *état paradoxal*, trans-état si l'on peut dire, ou état de transe. Cézanne le montre par la couleur et la façon qu'elle a de travailler les formes, de les faire vibrer. Matisse le fait par le dessin dans l'espace, « dans la couleur » de ses papiers découpés. C'est pour cela qu'il est le peintre de la danse (alors que Degas est le peintre des danseuses). La danse elle-même est une peinture du mouvement. Les technologies actuelles dites de « capture du mouvement » nous en donnent une illustration frappante. La clef de la danse, notamment

contemporaine, est la *chorégraphie* ; parce que la danse elle-même *est* une graphie, dans l'espace et le temps, la mémoire et le désir : une chorè-graphie. En fait, dès lors que l'on admet que l'espace réel est l'espace-temps, alors le mouvement *est* la forme. Et la marche est son archétype. En outre, par-delà sa forme propre, le *génie* de la marche est de *donner* forme. Elle a un pouvoir formant. C'est souvent en marchant que l'on compose, comme si la régularité du rythme jointe à la liberté du tracé avaient un effet inspirant. C'est en marchant que l'on donne forme à un territoire. En l'arpentant qu'on en prend la mesure. C'est en cheminant que l'on fait les chemins. Génie morpho-génétique de la marche, célébré par le poème bien connu d'Antonio Machado : « Caminante no hay camino [...] Se hace camino al andar », soit « Toi qui marches, il n'existe pas de chemin [...] Le chemin se fait en marchant ».

Troisième principe : on ne marche pas dans le vide. *Le marcheur a un monde*. Où se distinguent deux dimensions : le sol et le paysage. Le marcheur éprouve le monde selon deux modes différents, par les pieds, par la tête (siège des organes des sens). Marcher c'est éprouver le monde par les pieds. Il y a une joie de la marche qui est de vérifier à chaque pas la bonté du sol. Sa fidélité, sa fiabilité, son élasticité, sa portance. Inversement, nous sommes terrifiés lorsque le sol se dérobe sous nos pieds – sables mouvants ou tremblements de terre. Inversement, surfer sur la vague est le grand plaisir. Marcher sur l'eau ! – c'est une sorte de marche hyperbolique, d'hypermarche, hommage du fluide au solide. Nous croyons à la terre ferme, « sèche » (souvenez-vous des premiers versets de la *Genèse*). Marcher est le contrat qui nous lie à la terre. Énergie pour énergie. Le sol nous rend le poids de nos pas en rebond, en gardant la part qui forme notre empreinte. Le marcheur s'enracine et bondit à chaque pas. La *station* debout, qui nous redresse et élève notre tête, est assez mal nommée. Observez quelques personnes debout. Il est rare qu'elles demeurent statiques ou immobiles bien longtemps. Elles se mettent à faire les cent pas, à faire des petits pas, à simuler des pas. La marche nous tient et nous maintient debout par la rythmique des appuis au sol à laquelle participe tout le corps, elle nous propulse à chaque pas vers le ciel. Sol et ciel. La marche invente un jeu de couplage et découplage entre le haut et le bas. L'intelligence des pieds se charge du rapport au sol. La tête regarde le monde à l'horizontale, s'expose, écoute l'environnement, ausculte le ciel. Il y a un rapport entre marche et paysage. On le voit bien dans la grande tradition chinoise de peinture paysagère dite « Montagne

et eau » ; et particulièrement dans ces rouleaux horizontaux, parfois très longs, où le paysage se déroule comme au rythme des pas d'un marcheur spectateur. Spectateur n'est pas un bon terme, puisque le peintre nous donne l'impression d'être dans le paysage, de cheminer avec le pinceau.

Aparté

Au moment (printemps 2012) où sortait en salles (françaises) le film de Walter Salles inspiré du livre culte *Sur la route*, le Musée des documents et manuscrits de Paris exposa le manuscrit original de Jack Kérouac. C'est un rouleau de 36 mètres de long et de la largeur d'une feuille standard A4. Kérouac l'a tapé en continu sur sa machine Underwood, en collant au fur et à mesure les feuilles avant de taper. Beau comme une route ! Et splendide illustration de la marche : pas à pas, feuille à feuille et pourtant en continu, à travers un monde, à sa rencontre. *Sur la route* – Kérouac aurait préféré comme titre français, *En chemin*. Le livre raconte une « marche » multimodale, à pied, en autostop, en bus, en voiture... avec ses étapes, ses détours, rêves et cauchemars, rencontres et paysages, une marche et une démarche dans lesquelles toute une époque s'est reconnue. Ce petit détour par Kérouac nous dit quelque chose du rapport au monde du marcheur. Autant qu'un paysage, le monde est pour lui un livre. À lire, à écrire. Le mouvement fluide et successif de la lecture, phrase après phrase, ne ressemble-t-il pas à celui de la marche?

Départ

Lire le monde, chaque marcheur, chaque *homo mobilis* le fait pour son propre compte, et ce faisant il l'écrit. La trace, notée ou pas, de ses cheminements innombrables est la cartographie, la signature de son rapport au monde, rapport singulier au monde commun. Le marcheur invente le monde en même temps qu'il le rencontre. On retrouve alors l'étymologie que j'invoquais au début : la marche, les marches de l'Empire. Peut-être bien qu'en dépit, ou sous couvert de son image tranquille, familière, modeste, pas-à-pas et petit-à-petit, la marche est la fréquentation des confins du connu. Parce qu'elle symbolise et effectue toujours le geste du départ. Comme ce poème de l'homme aux semelles de vent, Rimbaud, intitulé *Départ* :

Assez vu. La vision s'est rencontrée à tous les airs ;
Assez eu. Rumeurs des villes, le soir, et au soleil, et toujours.
Assez connu. Les arrêts de la vie. – Ô Rumeurs et Visions !
Départ dans l'affection et le bruit neufs !

En synthèse, le génie de la marche articule trois facteurs :

- *le marcheur*, à la fois sujet et né de la marche, émergence et manifestation d'un « Je » singulier, anonyme et personnel à la fois. Capable d'entrer en résonance avec les autres et avec le monde ;

- *une forme-de-mouvement*, dans l'espace et dans le corps, agencement de rythmes innombrables, mécanique ondulatoire du déplacement longitudinal et de l'oscillation locale. Horloge en translation, version Einstein, ou Démarche version Balzac ! La marche est une forme et un processus de création de formes, matrice de toute danse :

- *un rapport au monde*, selon deux déclinaisons principales, la terre et le ciel dans le vocabulaire de la tradition, ou le sol et le paysage. Et selon diverses modalités de lecture, d'écriture, de rencontre et d'invention.

La figure – la configuration plutôt – du Marcheur est au cœur poétique du génie de la marche, c'est pourquoi j'ai voulu l'évoquer en ce début de colloque. Les multiples enjeux, savants et pratiques, sociaux et politiques, de la marche ne doivent pas nous faire perdre de vue qu'elle est constitutive de notre rapport au monde – pour autant que ce rapport demeure fécond, inventif et ouvert.

BIOGRAPHIES DES AUTEURS

NAOKO ABE est docteure en sociologie. Elle a soutenu une thèse à l'ÉHESS en 2012 intitulée « Vers une sociologie du mouvement. Application de la notation Laban à l'étude des phénomènes collectifs dans le métro parisien » (bourse CIFRE de la RATP). Elle est diplômée du Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris en « enseignement et notation de Cinégraphie Laban » depuis 2011. Elle est lauréate du programme 2016 de la Chaire de recherche Renault-Junior du Centre d'études avancées franco-japonais de Paris (CEAFJP) à la Fondation France-Japon de l'ÉHESS. Elle a notamment publié, avec Jean-Paul Laumond, *Dance Notations and Robot Motion*, Springer, 2016.

GEORGES AMAR est prospectiviste, chercheur associé depuis 2011 de la chaire TMC1 « Théorie et méthodes de la conception innovante », Mines ParisTech. Expert reconnu internationalement dans les domaines de la prospective et de la mobilité urbaines, il a été directeur de l'unité « Prospective et du développement innovant » de la RATP. Également écrivain et artiste, il est par exemple l'auteur de *Aimer le futur. La prospective, une poésie de l'inconnu*, FYP Éditions, 2013 ; *Homo mobilis. Une civilisation du mouvement*, FYP Éditions, 2016.

MIREILLE APEL-MULLER est directrice de l'Institut pour la ville en mouvement, IVM, aujourd'hui intégré à l'Institut pour la Transition énergétique VEDECOM, « Institut français de recherche partenariale publique-privée et de formation dédié à la mobilité individuelle décarbonée et durable ». Les projets internationaux de l'IVM, depuis 2000, visent à contribuer à l'émergence de solutions innovantes pour les mobilités urbaines. Elle a coordonné de nombreux événements scientifiques et culturels, en particulier en Chine et en Amérique latine. Elle a codirigé plusieurs expositions internationales et l'édition d'ouvrages dont *Bouge l'architecture ! Villes et mobilités*, IVM, Éditions Actar, 2003 et, avec François Ascher, l'exposition internationale « La rue est à nous... tous ! » ainsi que son catalogue, Au Diable Vauvert, 2007. En 2016, elle a co-dirigé l'exposition « Passages, espaces de transition pour la ville du XXI^e siècle » dont le catalogue est à paraître.

ALAIN BERTHOZ est ingénieur, neurophysiologiste, l'un des grands spécialistes internationaux de physiologie intégrative. Il a orienté ses recherches sur le contrôle multisensoriel du regard, de l'équilibre, de la locomotion et de la mémoire

spatiale. Membre de l'Académie des sciences (depuis 2003), de l'Académie des technologies (depuis 2010), il est professeur honoraire au Collège de France (chaire de physiologie de la perception et de l'action 1993-2010). Il est l'auteur de plus de 200 publications scientifiques. Dernier ouvrage paru : A. Berthoz et Claude Debru (dir.), *Anticipation et prédiction. Du geste au voyage mental*, Odile Jacob, 2015.

SABINE CHARDONNET-DARMAILLACQ est architecte, docteure en urbanisme et dynamiques de l'espace. Enseignante-chercheuse à l'ÉNSA Paris-Malaquais, laboratoire ACS, elle est membre du groupe Mobilités Urbaines Pédestres au sein du LABEX *Futurs Urbains* de l'Université Paris-Est. Son travail porte sur les dynamiques et la prospective de la mobilité soutenable, les problématiques contemporaines de l'espace public, les formes spatiales et sociales et les politiques aménagistes de la marche. Elle a été à l'origine, avec le groupe Chronos, de la création de la Carte Ouverte du Plateau de Saclay dans le cadre d'une recherche Predit sur la marche (<http://saclay.carte-ouverte.org/>). Article en ligne : « La marche, du chemin faisant au faire chemin », in J.-P. Thibaud et D. Siret, *Ambiances in action/Ambiances en acte(s)*, International Congress on Ambiances, Montréal, 2012, p. 435-440. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00745948>.

THIERRY CICCIONE est architecte-aménagiste, gérant de l'agence d'architecture StoA depuis sa création en 1991, avec Charles Bové et Pascal Urbain, spécialisée en aménagement d'espace public en milieu urbain ou interurbain. Il a dirigé de grands projets d'infrastructures de transports réalisés par StoA, dont les tramways de Strasbourg, Karlsruhe, Marseille, Toulon, Rouen et Nice. Il est enseignant à l'ÉNSA de Marseille et architecte-conseil de la Ville de la Ciotat.

HOËLLE CORVEST est non voyante, diplômée en histoire (ÉHESS). Elle est en charge depuis 1986 de l'accessibilité au public déficient visuel à Universcience (Cité des Sciences/Palais de la Découverte). Depuis 1991, elle coordonne la collection d'ouvrages « À voir et à toucher », éditée par la Cité des Sciences. Elle collabore aux collections « Un autre regard » du musée du Louvre et « Sensitinéraire » des éditions du Patrimoine. Elle est membre du Collectif Environnement sonore.

FRANCESCA COZZOLINO est anthropologue. Elle enseigne les sciences humaines et sociales en cursus master et recherche à l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs de Paris et à l'École supérieure d'art des Pyrénées (Pau). Elle est docteure en anthropologie sociale et culturelle, membre associée de l'équipe Anthropologie de l'écriture de l'ÉHESS et membre affiliée au Laboratoire d'ethnologie et sociologie comparative de l'Université de Paris 10. Spécialisée

dans l'ethnographie des pratiques artistiques, ses travaux de recherche se situent à la croisée de l'anthropologie matérielle et des *visual studies*. Citons : « Notes sur l'observation d'une marche urbaine », in *La ville est à nous. Manuel pour la lecture de l'espace urbain*, Ivry, Ne pas Plier, 2011, p. 170-173.

CHANTAL DECKMYN est architecte, urbaniste et anthropologue. Elle est fondatrice et directrice de l'agence « Lire la ville » à Marseille. Elle a publié notamment : *La Timone, essai d'autobiographie spatiale*, Paris, UP6, 1976 ; *Une visite à La Valette*, Affaires culturelles du Var, 2005, p. 76-91 ; *Repérer les potentiels du territoire : méthode et application*, Marseille, Lire la ville, 2011.

FRÉDÉRIC DE CONINCK est ingénieur des Ponts et Chaussées, chercheur en sociologie des modes de vie et de la mobilité, habilité à diriger les recherches depuis 1994. Ses thèmes de recherche portent sur : les modes de vie urbains, l'usage de l'espace, du temps et des technologies de l'information et de la communication, l'organisation des services pour tenir compte de l'évolution des usages. Il a été responsable du laboratoire d'excellence, LABEX *Futurs Urbains*, de l'Université Paris-Est, jusqu'en 2016.

GILLES DELALEX est architecte, master européen en politiques urbaines (Polis), docteur en art (université d'Art et Design, Helsinki). Il est chercheur au laboratoire LIAT, enseignant titulaire à l'ÉNSA Paris-Malaquais, co-fondateur de l'agence d'architecture Muoto. Ses activités de recherche portent sur les thèmes de l'infrastructure, de l'idéologie et du mouvement. Il a collaboré avec l'Institut pour la ville en mouvement sur l'exposition « La rue est à nous... tous ! ».

CATHERINE ESPINASSE est psychosociologue et conduit des recherches sur les mobilités, les temporalités et les âges de la vie (en particulier le vieillissement) comme en témoigne sa recherche sur « Le deuil de l'objet voiture chez les personnes âgées ». Sensible à la question du genre, elle est co-auteure de « Les femmes pro-voiture » dans *Avec ou sans voiture ?*, La Documentation française, 2001. Elle a codirigé les colloques de Cerisy, *La Nuit en question(s)*, Éditions de l'Aube, 2005 et *Lieux et liens*, L'Harmattan, 2012.

EMMANUEL FILLOT est artiste plasticien, enseignant à Strate École de Design. Son œuvre propose une poétique de l'espace. Elle est présentée régulièrement en France et à l'étranger. Il a collaboré à la revue *Les Cahiers de Géopoétique*, fondée par le poète Kenneth White. Il a notamment publié *Fuir vers le réel*, éditions du Sextant, 2011, préface de Frédéric Jacques Temple.

YANNICK FRANÇOIS est peintre et sculpteur depuis 1972. Il a travaillé le plâtre ou la cire pour réaliser des sculptures en bronze et, depuis les années 1990, il réalise des œuvres à partir d'objets trouvés pendant ses pérégrinations. Georges Amar a organisé la première exposition de ce travail, « Cartes et rivages géopoétiques » en 1993. Expositions personnelles depuis 1974 et collectives de 1975 à 2012, participation à des salons d'art contemporain à Paris. Il est membre fondateur du centre Géopoétique de Paris.

OLIVIER FRÉROT est ingénieur des Ponts et Chaussées. Après avoir dirigé l'agence d'urbanisme de Lyon de 2007 à 2012, il est vice-recteur en charge du développement à l'Université catholique de Lyon depuis 2012. Il a notamment publié : *Solidarités émergentes. Institutions en germe*, Chronique sociale, 2015 ; en co-direction avec Chris Younès, *À l'épreuve d'exister avec Henri Maldiney*, colloque de Cerisy, Hermann, 2016 ; « L'apparition de nouvelles solidarités », in R. D'Arienzo *et al.*, *Pour un renouveau écologique des territoires*, MétisPresses, 2016.

ISABELLE GINOT est professeure au département danse de l'Université Paris 8, responsable du parcours « Danse, éducation somatique et publics fragiles », co-responsable du programme doctoral en danse et du laboratoire « Analyse des discours et pratiques en danse ». Elle est directrice depuis 2015 de l'école doctorale « Esthétiques, sciences et technologies des arts » (Edesta). Elle est praticienne certifiée de la méthode Feldenkrais. Citons : *Penser les Somatiques avec Feldenkrais*, Éditions L'Entretemps, 2014 ; *Protée*, « Danse et altérité », 2001, coordination du numéro spécial danse, avec Michèle Febvre (Uquam, Montréal) et Isabelle Launay (Paris 8).

BRUNO GOUYETTE est urbaniste, spécialiste en aménagement urbain et espace public durables. Il est responsable des « Projets Petite Ceinture ferroviaire-Végétalisation des bâtiments », à la Mairie de Paris depuis juin 2014, après avoir été directeur de l'espace public et de l'environnement pour la Ville de Montreuil, 2012-2014. Il a dirigé la publication du *Guide pratique pour des villes et territoires durables. Accompagner la transition écologique*, n° 37, Éditions Territorial, 2015.

FRÉDÉRIC GROS est professeur de philosophie politique à l'Université Paris-Est Créteil Val de Marne, et à l'Institut d'études politiques de Paris. Spécialiste de Michel Foucault, il a dirigé l'édition des œuvres du philosophe dans la Pléiade (Gallimard, 2015), la publication des derniers cours de Foucault au Collège de France. Il est aussi l'auteur de livres sur l'histoire de la psychiatrie, la philosophie pénale et la pensée occidentale de la guerre. Passionné de marche, il a par exemple publié *Marcher, une philosophie*, Carnets Nord, 2009 ou *Petite bibliothèque du marcheur*, Flammarion, 2001.

OLIVIER HIRT est designer, titulaire d'un DEA en sciences de l'ingénieur. Il a effectué un parcours en recherche sur le design et les formes d'organisation de l'innovation, puis sur les liens entre modèles industriels et modèles socio-économiques des pays. Il est responsable des enseignements du cursus « Créateur industriel » et du master spécialisé « Innovation by design » de l'ÉNSCI. Il a été designer industriel en agence, ingénieur de recherche chez Renault. Il a enseigné à l'Université d'Angers et à l'Université d'Évry, et intervient régulièrement dans des écoles d'ingénieur, de management.

ANNE JARRIGEON est anthropologue, photographe-vidéaste, maîtresse de conférence à l'École d'urbanisme de Paris et chercheuse au laboratoire Ville-Mobilité-Transport (Université Paris-Est). Elle s'intéresse aux pratiques et aux imaginaires liés aux mobilités et aux espaces urbains. Ses approches mêlent l'ethnographie, l'anthropologie visuelle et la sémiotique de l'image, du corps et de l'architecture. Parmi ses publications : « Des corps piétonniers. L'anonymat ou le jeu des apparences », in R. Thomas (dir.), *Marcher en ville. Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*, Éditions des archives contemporaines, 2010 ; « Pour une anthropologie poétique des expériences urbaines », in J.-Y. Authier, A. Bourdin et M.-P. Lefevre (dir.), *La jeune sociologie urbaine francophone*, Presses universitaires de Lyon, 2014.

KARIM KASMI est un percussionniste marocain. Installé à Paris depuis les années 90, il a joué notamment avec Bin O Bin, Metamek et Ulitza Orkestar.

GILLES KEMOUN est professeur des universités, chercheur au laboratoire Move de l'Université de Poitiers, praticien hospitalier de médecine physique et de réadaptation de l'Université de Poitiers depuis 2002. Après avoir longuement étudié les troubles de la marche et de la posture des personnes âgées et mis au point des stratégies de gestion des facteurs de risque de chute, il s'est orienté vers l'exploration des liens entre les fonctions thymo-cognitives et les fonctions motrices liées à la déambulation. Parmi ses nombreuses publications : avec P. Carette, « Place de la posturographie à domicile dans un concept de prévention de la chute de la personne âgée », *Neurologie-Psychiatrie-Gériatrie*, n° 56, p. 61-64, 2010 ; avec A. Perrochon, « Le "Stroop Walking Task" : une double-tâche innovante pour détecter précocement une altération des fonctions exécutives », *Neurophysiologie Clinique*, n° 45, 2015, p. 181-190.

JEAN-PAUL LAUMOND est roboticien, directeur de recherche au LAAS-CNRS (laboratoire d'architecture et d'analyse des systèmes) à Toulouse. Ses travaux portent sur les fondements calculatoires du mouvement anthropomorphe, chez

l'homme et pour les robots humanoïdes. Il enseigne la robotique à l'École normale supérieure. Il a dirigé la société Kineo Cam, développant des composants logiciels implantés dans le secteur du prototypage virtuel pour l'industrie automobile et l'aéronautique. De 2005 à 2008, il a co-dirigé le JRL (Joint Robotics Laboratory), laboratoire franco-japonais dédié à la robotique humanoïde. Il a occupé la Chaire d'Innovation technologique Liliane Bettencourt du Collège de France de 2011 à 2012. Parmi ses publications : *La robotique mobile*, Hermès-Lavoisier, 2001 ; *La robotique : une récidive d'Héphaïstos*, Collège de France/Fayard, 2012.

SONIA LAVADINHO est géographe, chercheuse associée au Centre de Transports de l'École polytechnique fédérale de Lausanne et fondatrice de Bfluid, spécialisé dans la recherche et prospective en mobilité et développement territorial durables. Elle est une spécialiste reconnue de la marche urbaine comme pivot de la ville multimodale, les hypermobilités et les évolutions de la mobilité au sein des grands territoires. Elle est un membre actif des réseaux internationaux majeurs dédiés à la marche, Walk 21 et COST 358 PQN. Elle participe régulièrement au Forum international « Future of places », dans le cadre des conférences préparatoires à Habitat III en 2016.

ÉRIC LE BRETON est maître de conférences en sociologie à l'Université Rennes 2. Il a mené des enquêtes sur les politiques publiques de transport collectif (*L'utilisateur des transports collectifs : usager, client, usager ?*, L'Harmattan, 2002), puis sur les rapports entre la mobilité quotidienne et l'insertion sociale et professionnelle (*Bouger pour s'en sortir*, Paris, Armand Colin, 2005) et sur les pratiques de mobilité des salariés (*Domicile-travail. Les salariés à bout de souffle*, Les Carnets de l'info, 2008). Après un détour du côté des théories urbaines critiques (*Pour une critique de la ville. La sociologie urbaine française 1950-1980*, Rennes, PUR, 2012), il conduit, à Lyon, une enquête sur la lisibilité des villes.

ÉLOI LE MOUËL est docteur en sociologie, spécialiste en sociologie urbaine des interactions. Il a été chargé d'affaires dans l'unité Conception et identité des espaces de la RATP jusqu'en 2011 puis scénographe urbain auprès d'Yvan Sytnik (direction des Affaires culturelles de la Ville de Vannes) à partir de 2012. Ses recherches portent sur les enjeux de la culture et du design en espaces publics et de transport. Il intervient dans les écoles d'urbanisme, d'architecture, de design, d'action culturelle et artistique et de commerce. Il a publié, avec C. Espinasse, *Lieux et liens. Des lieux qui créent des liens*, L'Harmattan, 2012.

LOÏC MAYOUX, est concepteur de promenades et membre de l'association Les Promenades urbaines. Il a travaillé avec Yves Clerget, fondateur de l'association

et responsable de la pédagogie « Ville Architecture Design » au Centre Pompidou. Pour approfondir le travail de médiation urbaine, le rapport entre l'individu, le groupe et l'espace public, il suit un master de géographie à l'Université Paris 8. Il mène actuellement une recherche sur l'agriculture urbaine à Détroit.

JÉRÔME MONNET est docteur en géographie, professeur au Lab'Urba, et à l'École d'urbanisme de Paris de l'Université Paris-Est. Il mène ses recherches sur la production sociale de l'espace public et les mobilités urbaines pédestres. Parmi ses publications : « Le territoire réticulaire », *Anthropos*, n° 227, Barcelone, 2010 ; « La marche à pied entre loisir et déplacement », *La géographie*, n° 1557, avril-juin 2015 ; avec F. Bouillon, « L'observation et ses angles : au coeur des rapports entre les chercheurs et leurs objets », *Espaces et sociétés*, n° 164-165, 1/2016.

RICARDO MONTEZUMA est directeur de l'ONG Fundación Ciudad Humana à Bogotá. Il est diplômé d'un master et d'un doctorat en urbanisme de l'École nationale des Ponts et Chaussées. Il est professeur à l'Université nationale de Colombie, invité dans de nombreuses villes d'Amérique latine et des Caraïbes, et consultant international sur les thématiques des mobilités notamment actives ou durables. Il a notamment travaillé pour la Banque mondiale, le Programme des Nations unies pour le développement (PNUD), l'Agence française de développement (AFD), la Banque interaméricaine de développement (BID). Il a écrit et publié de nombreux livres et articles.

SABINE PFEFFER a été formée à la méthode Feldenkrais directement par son fondateur, Moshe Feldenkrais, dont elle a suivi l'enseignement en Israël et aux États-Unis. Elle est l'un des principaux enseignants-formateurs de la méthode en France et dans le monde entier depuis plus de trente ans. À Paris, elle a créé en 1988 le centre Accord Mobile où elle a formé un grand nombre de praticiens français et étrangers. Elle a organisé, autour du professeur Alain Berthoz, des conférences et des séminaires associant dans une approche pluridisciplinaire neurophysiologues, médecins, chercheurs en pédagogie du mouvement, professionnels du monde artistique et formateurs de la Méthode Feldenkrais.

JULIE ROUSSEL est docteure en aménagement de l'espace et urbanisme, chercheuse associée au Lab'Urba, Université Paris-Est, chargée de mission à l'Agence de la Mobilité de la Ville de Paris. Psychologue environnementaliste de formation diplômée de l'Université Paris-Ouest Nanterre-La Défense et Paris 5 René Descartes en psychologie sociale et environnementale puis de l'Institut de géographie alpine (Grenoble 1) en développement territorial. Ses travaux de recherche portent sur les déplacements pédestres, les représentations sociales et mécanismes psychosociaux

à l'œuvre dans les stratégies de déplacement pédestre en zone urbaine dense sur le territoire parisien et ses communes limitrophes.

HENDRIK STURM est sculpteur, formé à l'école des Beaux-Arts de Düsseldorf et à l'Institut des hautes études en arts plastiques de Paris. Il est docteur en neurosciences de l'Université d'Aix-Marseille. Depuis 1999, il enseigne la sculpture et l'approche scientifique (culture générale) à l'École supérieure d'art et design Toulon Provence Méditerranée.

STÉPHANE TONNELAT est chargé de recherche au CNRS au laboratoire CRH-LAVUE. Il mène un travail ethnographique sur divers types d'espaces publics urbains à Paris et New York. Ses principaux terrains sont les interstices urbains (terrains délaissés, friches, chantiers), les parcs et jardins, le métro et le ferry. Ses travaux récents l'amènent à étudier les mobilisations environnementales face au changement climatique. Il a publié « L'art en chantier », une étude du travail de l'artiste Stefan Shankland dans les chantiers de la ville d'Ivry-sur-Seine (Archibooks, 2016) et, avec William Konrblum, un livre sur la ligne 7 du métro de New York, *International Express : New Yorkers on the 7 train* (Columbia University Press, 2017). Il est co-rédacteur en chef de la revue en ligne *Metropolitiques.eu* et *metropolitics.org*.

ARIANE WILSON est architecte. Après des études d'histoire à l'Université de Cambridge et d'histoire de l'art au Courtauld Institute de Londres, elle a enseigné de 2007 à 2013 à la faculté d'architecture de la RWTH d'Aix-la-Chapelle, Allemagne. Elle y a exploré la micro-analyse inventive d'un lieu comme fondement du projet d'architecture. Ses cours proposaient aussi d'examiner l'architecture en lui appliquant des filtres thématiques (l'opacité, le rire...) ou par un engagement corporel : l'écoute, la marche, la danse. Elle enseigne à l'ÉNSA Paris-Malaquais depuis 2014 et est l'auteure de nombreux articles dans la presse architecturale et de deux récits de voyage. Elle a rejoint le comité de rédaction de la revue *Criticat* en 2015.

YVES WINKIN est professeur des universités en sciences de l'information et de la communication. Il a enseigné à l'Université de Liège et à l'École normale supérieure de Lyon. Depuis 2014, il est directeur de la culture scientifique et technique du CNAM et directeur du Musée des Arts et Métiers. Proche collaborateur de Pierre Bourdieu, il a participé à la revue *Actes de la recherche en sciences sociales*, il est membre de nombreux comités de revues scientifiques. Ses travaux actuels portent notamment sur les usages des lieux publics urbains. Il a publié en 2012 (avec Sonia Lavadinho) *Vers une marche plaisir en ville : boîte à outils pour augmenter le bonheur de marcher*, Lyon, éditions du CERTU.




CERISY

Le **Centre Culturel International de Cerisy** propose, chaque année, de fin mai à début octobre, dans le cadre accueillant d'un château construit au début du XVII^e siècle, monument historique, des rencontres réunissant artistes, chercheurs, enseignants, étudiants, acteurs économiques et sociaux, mais aussi un vaste public intéressé par les échanges culturels et scientifiques.



Une longue tradition culturelle

- Entre 1910 et 1939, Paul Desjardins organise à l'abbaye de Pontigny les célèbres **décades**, qui réunissent d'éminentes personnalités pour débattre de thèmes littéraires, sociaux, politiques.
- En 1952, Anne Heurgon-Desjardins, remettant le château en état, crée le **Centre Culturel** et poursuit, en lui donnant sa marque personnelle, l'œuvre de son père.
- De 1977 à 2006, ses filles, Catherine Peyrou et Édith Heurgon, reprennent le flambeau et donnent une nouvelle ampleur aux activités.
- Aujourd'hui, après la disparition de Catherine, puis celle de Jacques Peyrou, Cerisy continue sous la direction d'Édith Heurgon grâce au concours d'Anne Peyrou-Bas, de Christian Peyrou et de Dominique Peyrou, également groupés dans la Société civile du château de Cerisy, et à l'action de toute l'équipe du Centre.



Un même projet original

- Accueillir dans un cadre prestigieux, éloigné des agitations urbaines, pendant une période assez longue, des personnes qu'anime un même attrait pour les échanges, afin que, dans la réflexion commune, s'inventent des idées neuves et se tissent des liens durables.
- La Société civile met gracieusement les lieux à la disposition de l'**Association des Amis de Pontigny-Cerisy**, sans but lucratif et reconnue d'utilité publique, présidée actuellement par Jean-Baptiste de Foucauld, inspecteur général des finances honoraire.



Une régulière action soutenue

- Le **Centre Culturel**, principal moyen d'action de l'Association, a organisé près de 700 colloques abondant, en toute indépendance d'esprit, les thèmes les plus divers. Ces colloques ont donné lieu, chez divers éditeurs, à la publication de près de 500 ouvrages.
- Le **Centre National du Livre** assure une aide continue pour l'organisation et l'édition des colloques. Les **collectivités territoriales** (Conseil régional de Basse Normandie, Conseil général de la Manche, Communauté de Communes de Cerisy) et la **Direction régionale des Affaires culturelles** apportent leur soutien au Centre, qui organise, en outre, avec les **Universités de Caen** et de **Rennes 2**, des rencontres sur des thèmes concernant la Normandie et le Grand Ouest.
- Un **Cercle des Partenaires**, formé d'entreprises, de collectivités locales et d'organismes publics, soutient, voire initie, des rencontres de **prospective** sur les principaux enjeux contemporains.
- Depuis 2012, une nouvelle salle de conférences, moderne et accessible, propose une formule nouvelle : les **Entretiens de la Laiterie**, journées d'échanges et de débats, à l'initiative des partenaires de l'Association.

Renseignements : CCIC, Le Château, 50210 CERISY-LA-SALLE, FRANCE
Tél. 02 33 46 91 66, Fax. 02 33 46 11 39
Internet : www.ccic-cerisy.asso.fr ; Courriel : info.cerisy@ccic-cerisy.asso.fr



COLLOQUES DE CERISY (Choix de publications)

- *L'Aménagement du territoire*, PU de Caen, 2007.
- *Les Animaux : deux ou trois choses que nous savons d'eux*, Hermann, 2014.
- *Peut-on apprivoiser l'argent aujourd'hui ?*, Hermann, 2016.
- *Le Balnéaire, de la Manche au Monde*, PU de Rennes, 2015.
- *Civilisations mondialisées ? De l'éthologie à la prospective*, L'Aube, 2004.
- *Cultures et créations dans les métropoles-monde*, Hermann, 2016.
- *Le Développement durable, c'est enfin du bonheur !*, L'Aube, 2006.
- *Jean-Pierre Dupuy : l'œil du cyclone*, Carnets nord, 2008.
- *Peurs et plaisirs de l'eau*, Hermann, 2010.
- *L'Économie de la connaissance et ses territoires*, Hermann, 2010.
- *L'Économie des services pour un développement durable*, L'Harmattan, 2007.
- *Géographie et cultures à Cerisy*, *Géographie et Cultures 93*, L'Harmattan, 2016.
- *Gestes spéculatifs*, Les Presses du réel, 2015.
- *L'Habiter dans sa poétique première*, Donner lieu, 2008.
- *Donner lieu au monde : la politique de l'habiter*, Donner lieu, 2012.
- *Intelligence de la complexité : épistémologie et pragmatique*, Hermann, 2013.
- *Interdisciplinarités entre Natures et Sociétés*, Peter Lang, 2016.
- *Renouveau des jardins : clés pour un monde durable ?*, Hermann, 2014.
- *Nourritures jardinières dans les sociétés urbanisées*, Hermann, 2016.
- *Au prisme du jeu. Concepts, pratiques, perspectives*, Hermann, 2015.
- *Lieux et liens*, 2 tomes, L'Harmattan, 2012.
- *Logique de l'espace, esprit des lieux*, Belin, 2000.
- *Modernité, la nouvelle carte du temps*, L'Aube, 2003.
- *Une Normandie sensible : regards de géographes et plasticiens*, PU Caen, 2012.
- *La Nuit en question(s)*, L'Aube, 2005.
- *Pontigny, Cerisy : des lieux pour « penser avec ensemble »*, Hermann, 2011.
- *Prospective pour une gouvernance démocratique*, L'Aube, 2000.
- *La Région, de l'identité à la citoyenneté*, Hermann, 2016.
- *Du Risque à la menace : penser la catastrophe*, PUF, 2013.
- *La démocratie à l'œuvre : autour de Pierre Rosanvallon*, Le Seuil, 2015.
- *Les Sens du mouvement*, Belin, 2004.
- *La Sérendipité : le hasard heureux*, Hermann, 2011.
- *Le Tableau politique de la France de l'Ouest d'André Siegfried*, PUR, 2016.
- *Prendre soin : savoirs, pratiques, nouvelles perspectives*, Hermann, 2013.
- *S.I.E.C.L.E., 100 ans de rencontres : Pontigny, Cerisy*, IMEC, 2005.
- *La Ville insoutenable*, Belin, 2006.
- *Villes, territoires, réversibilités*, Hermann, 2013.
- *Le moment du vivant*, PUF, 2016.

Les colloques de Cerisy aux Éditions Hermann

SOCIÉTÉ

Cultures et créations dans les métropoles-monde, M. Lussault et O. Mongin (dir.), 2016.

La région, de l'identité à la citoyenneté, A. Frémont et Y. Guermond (dir.), 2016.

Peut-on apprivoiser l'argent aujourd'hui ?, J.-B. de Foucauld (dir.), 2016.

Au prisme du jeu. Concepts, pratiques, perspectives, L. Mermet et N. Zaccà-Reyners (dir.), 2015.

Les animaux : deux ou trois choses que nous savons d'eux, V. Despret et R. Larrère (dir.), 2014.

Prendre soin. Savoirs, pratiques, nouvelles perspectives, V. Chagnon, C. Dallaire, C. Espinasse et É. Heurgon (dir.), 2013.

Villes, territoires, réversibilités, F. Scherer et M. Vanier (dir.), 2013.

HORS SÉRIE

Nourritures jardinières dans des sociétés urbanisées, S. Allemand et É. Heurgon (dir.), 2016.

Transplanter. Une approche transdisciplinaire : art, médecine, histoire et biologie, Fr. Delaporte, B. Devauchelle et E. Fournier (dir.), 2015.

Renouveau des jardins. Clés pour un monde durable ?, S. Allemand, É. Heurgon et S. de Paillette (dir.), 2014.

De Pontigny à Cerisy (1910-2010) : des lieux pour « penser avec ensemble », S. Allemand, É. Heurgon et C. Paulhan (dir.), 2011.

Impression & brochage SEPEC - France

Numéro d'impression : 02223161102 - Dépôt légal : novembre 2016



PEFC 10-31-1470 / Certifié PEFC / Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées. / pefc-france.org